

# Passage des ombres

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Les Nuits de Reykjavik*

*Opération Napoléon*

*Le Lagon noir*

*Dans l'ombre (Trilogie des ombres, T. 1)*

*La Femme de l'ombre (Trilogie des ombres, T. 2)*

Arnaldur Indridason

# Passage des ombres

(Trilogie des ombres, T. 3)

*Traduit de l'islandais  
par Éric Boury*



Titre original : *Skuggasund*

© Arnaldur Indridason, 2013.

Published by agreement with forlagið , [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

© Éditions Métailié, Paris, 2018, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0258-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

Les policiers firent venir un serrurier plutôt que de défoncer la porte. Quelques minutes de plus ou de moins ne changeaient pas grand-chose.

Au lieu d'appeler la Centrale d'urgence, la voisine s'était directement adressée au commissariat principal. Le standard l'avait mise en relation avec un policier à qui elle avait expliqué qu'elle n'avait pas vu l'homme qui occupait le logement à côté de chez elle depuis plusieurs jours.

— Il passe parfois chez moi quand il revient de faire ses courses. Normalement, je l'entends marcher dans son appartement et je le vois de ma fenêtre quand il descend au magasin. Et là, je ne l'ai ni vu ni entendu depuis un moment.

— Il est peut-être parti en voyage ?

— En voyage ? Il ne quitte jamais Reykjavík.

— Et qui vous dit qu'il n'est pas allé dans sa famille ou chez des amis ?

— Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'amis, et il ne m'a jamais parlé de sa famille.

— Quel âge a-t-il ?

— Plus de quatre-vingt-dix ans, mais il est robuste et complètement autonome.

— On a pu l'hospitaliser ?

— Non... je m'en serais rendu compte. Je suis sa voisine.

— Il est peut-être parti en maison de retraite. À son âge...

— Je... Vous avez de ces questions ! Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Tout le monde n'a pas envie d'aller en maison de retraite. Et il est en très bonne santé.

— Merci de nous avoir prévenus, je vous envoie quelqu'un.

Les deux policiers patientaient devant la porte du vieil homme en compagnie de sa voisine Birgitta. Le premier avait une énorme bedaine et le second, beaucoup plus jeune, était si maigre qu'il flottait dans son uniforme. Tous deux formaient un couple un peu comique. Plus expérimenté, le plus âgé avait souvent dû faire appel à un serrurier pour pénétrer chez des gens. La police devait régulièrement s'assurer que tout allait bien chez des gens qui n'avaient pas de famille et avaient échappé à la vigilance des services sociaux. Omar, le serrurier, cousin

du policier obèse, ouvrait les portes en un tournemain.

Ils se donnèrent l'accolade quand ce dernier arriva. Omar força sans difficulté la serrure.

— Ohé ! cria le gros dans l'appartement.

Voyant que personne ne répondait, il demanda à son cousin et à la voisine d'attendre sur le seuil et fit signe à son jeune collègue de le suivre.

— Ohé ! appela-t-il à nouveau, sans obtenir plus de réponse.

Les deux hommes avancèrent lentement dans l'appartement. Le plus âgé reniflait, le nez en l'air. L'odeur les força bientôt à se boucher les narines. Tous les rideaux étaient tirés, la lumière allumée dans toutes les pièces.

— Ohé ! Il y a quelqu'un ? risqua l'échelas d'une voix de fausset.

Personne ne répondait. Le serrurier et la voisine patientaient toujours sur le palier.

Petite mais propre, la cuisine était meublée d'une table et de deux chaises. Une cafetière éteinte, à moitié pleine, était posée sur le plan de travail à côté de l'évier au fond duquel il y avait deux tasses et une assiette. Le petit frigo

installé au fond de la pièce était collé à la vieille cuisinière à trois plaques. Le salon, aussi propre que la cuisine, comportait un canapé et deux fauteuils assortis, une table et un bureau, installé sous la fenêtre orientée au sud. Les étagères étaient chargées de livres, mais la décoration pour ainsi dire absente.

L'appartement était entièrement moqueté à l'exception de la cuisine et de la salle de bains. La moquette avait été usée par les passages répétés du vieil homme. Les fils blancs de la trame affleuraient par endroits. Les policiers poussèrent la porte de la chambre à coucher. Un homme était allongé sur un lit à une place, les yeux mi-clos, les bras le long du corps. En chemise, pantalon et chaussettes, il semblait s'être couché pour se reposer un moment et ne pas s'être relevé. Ainsi allongé, il ne paraissait pas ses quatre-vingt-dix ans. Le policier le plus âgé approcha pour prendre son pouls au poignet et au cou. On peut difficilement imaginer fin plus paisible, pensa-t-il.

— Il est mort ? s'enquit le maigrichon.

— Apparemment.



Ne tenant plus en place, Birgitta entra dans le couloir et jeta un œil dans la chambre où son voisin reposait, paisible et solitaire.

— Il est... décédé ?

— Je crains que ça ne fasse aucun doute, répondit le vieux flic.

— Pauvre homme, il a bien mérité son repos, murmura-t-elle.

Plus tard dans la journée, on emmena le corps à la morgue de l'Hôpital national qui le réceptionna et l'enregistra. Conformément à la loi, le médecin de district était venu constater le décès au domicile du défunt. Rien ne justifiait l'ouverture d'une enquête, à moins que l'autopsie ne révèle quelque chose d'anormal. Ils mirent l'appartement sous scellés en attendant ses conclusions.

Svanhildur, la légiste, préféra attendre la fin de la semaine pour autopsier le corps. Ce n'était pas urgent et elle avait fort à faire, elle devait s'acquitter d'un certain nombre de tâches avant de s'offrir trois semaines de vacances sur un terrain de golf en Floride.

Deux jours plus tard, elle sortit donc le corps du tiroir réfrigéré et le plaça sur une civière. Un petit groupe d'étudiants en médecine assistait à l'autopsie qu'elle détailla point par point en leur présentant les conditions du décès : le corps avait été découvert par la police après l'appel d'une voisine. L'homme était apparemment mort de causes naturelles. La légiste passionnait ses étudiants. L'un d'eux était même allé jusqu'à enlever le casque de son iPod pour l'écouter.

Elle supposait que le cœur du défunt s'était simplement arrêté. L'homme avait succombé à un infarctus dont elle ne parvenait toutefois pas à identifier la cause.

Elle examina les yeux.

Puis scruta les profondeurs de la gorge.

— Mais... ? murmura-t-elle.

Les étudiants se penchèrent sur la table d'examen avec curiosité.

Ils contournèrent le mur de sacs de sable qui barrait l'accès au Théâtre national. Elle s'efforçait de dissimuler qu'ils étaient ensemble, en tout cas tant qu'ils marchaient dans les rues fréquentées. Furieux d'apprendre sa liaison avec ce soldat, ses parents avaient exigé qu'elle y mette fin sans délai. Son père avait même menacé de la mettre à la porte. Elle savait qu'il n'hésiterait pas. Elle ne s'était pas attendue à une réaction aussi violente ni à une telle hostilité. Elle n'avait pas voulu les contrarier, mais n'avait pas rompu. Elle avait simplement cessé de parler de ce soldat, comme si leur histoire était finie, mais elle avait continué à le fréquenter en secret.

Les lieux où ils pouvaient se voir discrètement étaient rares. À l'époque où ils s'étaient rencontrés, l'automne précédent, ils allaient sur la colline d'Öskjuhlid quand il faisait beau. Puis l'hiver était arrivé, ce qui compliquait les choses. Il était exclu qu'ils prennent une chambre d'hôtel et elle refusait qu'ils se voient dans un baraquement militaire. Un jour, au crépuscule,

ils s'étaient faufileés derrière le Théâtre national en construction au bas de la rue Hverfisgata. Censé héberger la fine fleur de l'art dramatique islandais dans un écrin d'orgues basaltiques, le bâtiment à l'architecture audacieuse était tout juste hors d'eau. Le chantier avait été interrompu par la grande crise qui avait frappé le monde dix ans plus tôt. Au début de la guerre, les troupes d'occupation britanniques l'avaient réquisitionné pour le transformer en entrepôt. Il était toujours dévolu à cet usage, maintenant que l'armée américaine les avait remplacées. C'était désormais le lieu de rendez-vous des amants clandestins.

— Je t'interdis de revoir cet homme ! avait hurlé son père qui, fou de colère, avait été sur le point, pour la première fois de sa vie, de lever la main sur elle. Sa mère s'était interposée.

Jurant de se reprendre, elle avait aussitôt trahi sa promesse. Frank, originaire de l'Illinois, était toujours propre et impeccablement coiffé. Il sentait bon et avait de belles dents blanches, ressemblait à un gentleman et se comportait comme tel. Ils envisageaient de s'installer ensemble aux États-Unis à la fin de la guerre.

Elle était convaincue que son père apprécierait cet Américain s'il consentait à le rencontrer.

Elle n'était pas la seule à entretenir ce genre de relation. Reykjavík comptait environ quarante mille habitants. Des dizaines de milliers de soldats avaient déferlé sur la ville au début de la guerre. Le rapprochement entre ces hommes et certaines Islandaises était inévitable. Il y avait d'abord eu les Tommies et, quand les Yankees étaient venus les remplacer, les amours avaient continué. À la fois plus élégants et plus riches, les Américains ressemblaient à des vedettes de cinéma. La barrière de la langue était négligeable. Tout le monde comprenait l'anglais d'oreiller. On avait fondé un comité spécial. Un mot permettait de désigner ces monstruosité : la situation.

En traversant la rue Hverfisgata avec Frank de l'Illinois, elle se fichait éperdument des comités et de la fameuse situation. Le froid de la mi-février était glacial. Le vent hurlait sur les murs de la citadelle qui semblait droit sortie des contes populaires islandais peuplés d'elfes et de créatures surnaturelles. Le public entrerait dans ce grand théâtre comme dans un rocher

à l'intérieur duquel il découvrirait ensuite les magnifiques salles d'un palais de conte de fées. Les soldats de garde s'efforçaient de se protéger du froid sans se soucier du couple qui disparaissait à l'angle de la bâtisse pour se mettre à l'abri des regards, fuyant l'éclairage public. Elle était emmitouflée dans l'épais manteau qu'on lui avait offert à Noël, il portait son imperméable militaire par-dessus l'uniforme qu'elle aimait tant. Certes, elle ignorait en quoi consistaient exactement les missions d'un sergent, mais c'était son grade dans l'armée et il avait des hommes sous ses ordres. Elle ne parlait qu'un anglais sommaire, ses connaissances se limitant à peu près à *yes* et à *darling*. Quant à lui, il n'en connaissait pas plus en islandais. Malgré ça, ils se comprenaient plutôt bien et là, elle devait absolument lui parler d'un problème qui l'inquiétait beaucoup.

Il l'embrassa passionnément dès qu'ils furent à l'abri du vent. Il avait passé ses mains sous son épais manteau pour la caresser. Elle pensait à son père : s'il l'avait vue à cet instant ! Frank lui murmurait des mots doux à l'oreille. *Oh, darling !* Elle sentait les mains glacées